

MARIE CARRIÈRE

La pensée postcoloniale: considérations critiques, esthétiques et éthiques

Zusammenfassung

*Innerhalb des Québécois- und kanadischen Kontextes stellt der Postkolonialismus, egal ob in terminologischer, historischer oder methodologischer Hinsicht, die Literatur- und Kulturwissenschaft zweifellos vor große Herausforderungen. Kanadas Geschichte verlangt nach einer doppelten, wenn nicht multiplen Perspektive hinsichtlich jeglicher Aspekte des Postkolonialen. Wenn auch der postkoloniale Diskurs in Québec weniger großen Einfluss auf die literaturtheoretische Diskussion hatte als im englischsprachigen Teil Kanadas (oder im Rest der frankophonen Welt), verdient der Zusammenhang von Migration und Postkolonialismus dennoch unsere Aufmerksamkeit. Nach einer Erörterung der Forschungsdebatten, der Probleme und des Unbehagens, das postkoloniale Theorien in Hinsicht auf die Kultur Québechs hervorrufen, wendet sich diese Studie einer postkolonialen Poetik und ihrer formellen und kontextuellen Eigenheiten zu. Ins Zentrum des Interesses rückt anschließend Marie-Célie Agnants *Le livre d'Emma*, dessen historiografische und ästhetische Bestandteile im Licht postkolonialer Theorie, insbesondere der subaltern studies, untersucht werden sollen, wobei ein besonderer Schwerpunkt auf der Frage von Subjektivität und Handlungsfähigkeit liegt.*

Abstract

*Whether in regards to terminology, history or methodology, postcolonialism is undoubtedly a difficult topic to contend with in a Québécois and Canadian context. Canada's history as a whole demands a double, if not a multiple, perspective on any notion of the postcolonial. If this discourse has not impacted critical literary discourse in Québec as it has in English Canada (or in the rest of the Francophone world) since the second half of the 1990s, the connection between migration and postcolonialism in literature should nonetheless command our attention. Following a consideration of the critical debates, anxieties and problems ensuing from postcolonial thought in relation to the culture of Québec, this study turns to a postcolonial poetics and its formal and contextual specificities. The focus then falls on Marie-Célie Agnant's *Le livre d'Emma*, to conceive of its historiographical and esthetic components in light of postcolonial theory and notably subaltern studies and questions of subjectivity and agency.*

1. Angoisses critiques

Il n'y a aucun doute que le concept de postcolonialisme, dans un contexte canadien et québécois, engendre des considérations lexicographiques, historiques et méthodologiques ardues, tant et si bien que l'histoire du Canada exige une conception double, sinon multiple, de toute idée du postcolonial. Double, étant donné que le Canada fut à la fois historiquement assujéti à l'impérialisme britannique, mais aussi l'agent même de ce pouvoir; multiple, car il y a plus d'une seule perspective postcoloniale canadienne. Qu'il soit pensé comme théorie culturelle, état historique et politique, approche critique ou forme d'art et d'écriture, le postcolonialisme est loin de constituer un discours homogène. Comme il convient aussi de souligner, de façon peut-être un peu banale, que toute la population canadienne est issue de la migration d'une manière ou d'une autre, l'on pourrait également désigner les différents moments coloniaux et postcoloniaux du Canada et du Québec; cela, bien sûr, à partir de différents points de vue: par exemple, celui de l'Hexagone et sa diffusion des poètes du pays, d'un Pierre Vallières marxiste et son *Nègres blancs d'Amérique* publié auprès du Parti pris, du sujet immigrant laissant derrière lui ou elle une réalité coloniale ou néocoloniale, ou encore de l'Autochtone qui vit toujours une situation colonialiste à l'intérieur de son pays d'origine. Il y a certes plus d'une seule voix postcoloniale.

Le postcolonialisme a fait son chemin dans l'étude des littératures francophones et comparatives depuis les années quatre-vingt-dix.¹ Or, il serait difficile de nier que la lecture postcoloniale se base d'abord sur des paradigmes de pensée et de savoir provenant du monde anglophone, alors que de récentes traductions françaises – de travaux par Homi Bhabha (*Les lieux de la culture*) ou Edward Saïd (*L'orientalisme*), par exemple, – ont eu une portée critique considérable. Dans leur introduction à *La francophonie sans frontière*, Lucie Lequin et Catherine Mavrikakis constatent le manque de « réel succès dans la culture qui s'exprime en français » des « études postcoloniales en anglais qui ont beaucoup réfléchi sur le statut de l'histoire, sur le rapport dominant-dominé, sur les genres narratifs, sur l'altérité dans la construction d'une identité linguistique anglophone », en ajoutant que « l'Europe comme espace colonial ethnocentriste n'a pas beaucoup été déconstruite, lorsqu'il s'est agi de penser la francophonie » (Lequin/Mavrikakis 2001, 14). Depuis la parution de ce recueil collectif, l'on peut citer cependant la désignation de « littérature-monde » proposée par les vingt-sept écrivains du fameux manifeste paru d'abord dans *Le Monde*, ensuite chez Gallimard, sous la direction de Michel Le Bris et Jean Rouaud. Selon Le Bris, l'esthétique « monde » cherche à défaire la littérature de ce « dernier avatar du colonialisme » (Le Bris 2007, 46) qu'est la francophonie, et surtout, des jeux théoriques et formels auxquels la critique aurait réduit la littérature. Ainsi le défi est-il lancé à l'empire

1 v. Moura et plus récemment le dossier de *l'International Journal of Francophone Studies*, consacré aux études postcoloniales et co-dirigé par Hargreaves et Moura.

hexagonien, notamment celui de l'édition française encadrante et de ses institutions légitimantes. Quoi qu'il en soit, Lequin et Mavrikakis reconnaissent, en 2001, l'utilité d'une pensée postcoloniale, non pas pour la « calquer », mais « la faire résonner [...] pour mieux comprendre les spécificités sociales, économiques et surtout historiques de la célébration idéologique d'un espace et d'un imaginaire francophones » (Lequin/Mavrikakis 2001, 15). Une francophonie ainsi critique d'elle-même fait retentir des « territoires de la pensée [qui] se voient divisés et décolonisés » (ibid., 13) et se rappelle « l'époque coloniale et de l'impérialisme d'une langue centralisée » (ibid., 14).

Quant à la question de la périodisation historique, Jean-Marc Moura précise qu'une littérature peut se vouloir postcoloniale par rapport à sa situation socio-politique et historique (donc postérieure à la colonisation), sans être pour autant postcoloniale dans son écriture (Moura 2007, 64).² En revanche, un cadre toujours colonisant peut très bien susciter une littérature postcoloniale: l'écriture des Premières Nations d'Amérique en serait un exemple des plus flagrants. Dans sa contribution au récent collectif consacré à l'impact des *subaltern studies* inspirée par le fameux article de Gayatri Chakravorty Spivak à ce sujet, Birla Ritu a raison de préconiser une critique postcoloniale

attentive to present and ongoing colonial formations, to the failure of decolonization, and the uncanny reincarnations of colonial relations alongside new transnational flows of humans and capital. (Ritu 2010, 87)

Comme plusieurs critiques l'ont déjà démontré, la littérature postcoloniale n'est pas forcément postérieure à la colonisation ou à la néocolonisation, mais le plus souvent est « à entendre dans une valeur *adversative* et critique et non pas chronologique » (Moura 2001, 150).³ C'est en fait comme *poétique*, avec ses particularités formelles et contextuelles, que nous nous intéressons au postcolonialisme, entendu au-delà de sa relation binaire avec le colonialisme.

Dans plusieurs contextes, le postcolonialisme désigne tout d'abord une histoire ainsi qu'une politique d'oppression violente. Ainsi, une certaine méfiance vis-à-vis du geste de plaquer « des grilles d'analyse développées à partir des littératures d'Asie ou d'Afrique » (Desroches 2003, 1) n'est pas exclusivement celle de la réflexion québécoise, à laquelle s'ajoute, par contre, le scepticisme plus spécifique à l'endroit d'une reproduction de modèles de pensée anglophones pour cerner les

2 Elle serait plutôt littérature « d'imitation » coloniale, et Moura donne pour exemple la littérature haïtienne du début du XIX^e siècle. L'on pourrait aussi penser au théâtre joué en français au Canada, théâtre qui ne devient pas 'québécois' (et par la suite, 'acadien', 'franco-ontarien', 'franco-manitobain', etc.) avant l'arrivée sur scène du dramaturge Gratien Gélinas avec sa première pièce, *Tit-Coq*, présentée au Monument national de Montréal en 1948.

3 Quant aux dangers et inexactitudes d'une acception chronologique du postcolonialisme, v. McClintock (1994).

enjeux culturels et sociaux de la francophonie. Comme le fait remarquer davantage Vincent Desroches, « les limites et les problèmes méthodologiques susceptibles de se poser à l'application de théories élaborées dans des contextes divers et souvent fort éloignés » (Desroches 2003, 1) contribuent à cette angoisse critique à l'endroit des études postcoloniales. Du côté anglo-canadien, au fait, il semblerait que certains travaux actuels s'intéressent plutôt au phénomène du transnationalisme et de la globalisation, le postcolonialisme s'avérant un discours saturé d'exotisme, hanté par la nation et la colonisation, ou encore, comme le fait remarquer James Procter, par une saturation des mêmes citations tirées des théoriciens consacrés et projetées hors de leur contexte: « the passage of the postcolonial into the realm of the mundane, the clichéd, the everyday » (Procter 2006, 62). De même, la posture postcoloniale ne serait-elle pas à l'origine d'une espèce de langueur critique au Québec ? D'autant plus si l'on s'en tient à une certaine conception selon laquelle la littérature québécoise serait maintenant décolonisée, d'où le fait que la position postcoloniale rappellerait un état politique et social dépassé, corrigé, éloigné donc de toute thématique coloniale. Comme si le besoin d'un tel paradigme de pensée n'était plus pertinent pour une littérature désormais adulte. La littérature québécoise n'aurait-elle pas non seulement atteint sa maturité nationale, mais depuis plus d'une vingtaine d'années déjà assumé sa pluralité interne grâce à ces voix dites migrantes et leurs effets de transformation culturelle?

2. Une migration postcoloniale

L'on reconnaîtra les assises de la pensée du *trans* et des écritures migrantes, selon lesquelles l'identité se déconstruit au profit de l'*identitaire* et l'appartenance laisse sa place à la *désappartenance*. Il y aurait là un moment important du postcolonialisme québécois, celui du *trans* de sa culture et dont l'émergence dans la critique littéraire est incontestablement marquée par ces voix migrantes que Pierre Nepveu fut l'un des premiers à expliciter dans son dernier chapitre de *l'Écologie du réel*, en 1988. Or, comme l'a montré Simon Harel dans *Les passages obligés de l'écriture migrante*, la migration en littérature aura suscité un discours potentiellement subversif de même que mésusé. C'est avec une certaine exaltation rhétorique que la critique a eu tendance d'aborder l'écriture migrante et son effet de transculture, pour ainsi banaliser sa portée et en faire un discours à la fois « convenu » (Harel 2005, 38), « générique » et « rassurant » (39). En effet, la littérature migrante a été réceptrice d'une appréciation quelque peu euphorique grâce à ses qualités dites nomades et périphériques. Selon Catherine Mavrikakis et Martine Delvaux,

[i] y aurait au Québec une espèce de "pastorale des bons sentiments."
L'écriture de l'étranger est dans une certaine critique, d'avance acclamée, aimée. Elle permettrait intrinsèquement le métissage des cul-

tures et viendrait permettre à la littérature québécoise de retrouver un souffle qu'elle n'a plus. La littérature québécoise deviendrait la terre d'hospitalité par excellence (Mavrikakis/Delvaux 2003, 76).

Sa parole serait doublée et refondée par ces voix *autres* qu'elle « accueille si généreusement » (ibid., 76)

De son côté, Harel jette un regard sévère sur la réception ou ces « passages obligés » de l'écriture migrante, y compris l'abus d'importantes notions telles l'identitaire et l'altérité ainsi que le gommage de leurs complexités et leur pertinence interne à la québécity. Il y aurait quelque chose de prévisible dans la narration du départ et de l'arrivée, fait remarquer le critique (Harel 2005, 28), une « version rassurante d'un exotisme » (ibid., 38). Une telle exaltation de la périphérie, ainsi qu'une « valorisation idyllique de l'exil » permet non seulement « de redonner sens à un centre altéré » (ibid., 45), poursuit-il, mais, ce faisant, ignore « la singularité esthétique de l'écriture migrante » (ibid., 45), avançant au contraire « une consommation digeste de l'altérité » (ibid., 46). Mais il ne s'agit pas aujourd'hui, pour ainsi dire, de jeter le bébé avec l'eau du bain; on ne peut nier l'impact des écritures migrantes ni la portée singulière, radicale et pertinente de la pensée transculturelle qui en découle. Or, c'est de l'euphorie attribuée à ces deux discours, risquant non seulement l'ethnisation mais aussi la dénégation de la spécificité de l'écriture même, qu'il faut se méfier.

Si, selon Pierre Nepveu, la transculture est « une étape nouvelle de la culture » (Nepveu 1989, 29), elle se définit d'emblée comme « l'expérience même de la rupture et de l'indétermination [...] un processus infini, inachevable, de liaisons à même une série tout aussi infinie de ruptures » (Nepveu 1989, 19). Ici, la théorie postcoloniale peut aider à élaborer notre pensée: le tierce espace résultant de ce processus serait non pas celui de la représentation fixe, mais de l'énonciation provisoire, non de « l'adoption d'un discours insipide de tolérance et d'ouverture à l'Autre » (Harel 2005, 105), mais plutôt d'un discours dialogique s'ouvrant à la malléabilité identitaire et la turbulence linguistique – à l'instar du fameux « third space » proposé par Homi Bhabha: « a more dialogic process that attempts to track the processes of displacement and realignment that are already at work, constructing something different and hybrid from the encounter » (Bhabha 1992, 58). Ou encore, la transculture serait le résultat d'un « choc culturel » (Caccia cit. ds. Harel 2005, 105), et à partir de ce choc, se produirait cette « rencontre conflictuelle et merveilleuse des langues » (Glissant 1990, 84-85), ce « chao-monde » (Glissant 1990, 5) que décrivait le théoricien de la créolisation, Édouard Glissant. Cela pour dire qu'il ne s'agit pas de sombrer dans un misérabilisme culturel et théorique, tout comme il n'est pas question de proposer un modèle d'énonciation identitaire consensuel, vibrant (utopique même?), venant machinalement déstabiliser la centralisation du territoire, du sujet, de la nation. L'hybridité est certes devenue un concept clé pour mieux cerner l'étrangeté interne de la québécity, les

zones de contacts ainsi que de conflits culturels, signalant un devenir pluriel, postcolonial, qui vient se substituer à l'identité monolithique. Cependant, ce n'est pas une hybridité convenable excluant le conflit, la dissonance et la désappartenance qui se voudrait utile. Une posture postcoloniale, renvoyant au *trans* de la littérature québécoise, soit un *trans-espace*, met en forme diverses nuances tant de la conflictualité que de la différence – ces dernières composant la base d'une considération éthique du sujet, comme nous verrons plus loin.

3. "Is Canada postcolonial?"

Revenons à l'interrogation de Laura Moss posée en 2003, « le Canada est-il postcolonial? », qui a suscité une multiplicité de réactions différentes à partir d'une gamme d'études littéraires venant confirmer, entre autres, la nature épineuse de la question. Le dossier de *Québec Studies*, « En quoi la littérature québécoise est-elle postcoloniale? », dirigé par Vincent Desroches la même année, en a fait de même. Il faut en convenir, le discours postcolonial en littérature n'a pas connu, depuis la seconde moitié des années quatre-vingt-dix, le même retentissement critique au Québec qu'au Canada anglais, malgré ce que signale Robert Schwartzwald, soit « a certain urgency about fitting Quebec into the space of the post [...] the demand that Quebec Studies 'go postcolonial' » (Schwartzwald 2003, 1). Le rapprochement entre migration et postcolonialisme en littérature semble avoir néanmoins, bien que modestement, attiré l'attention de la critique québécoise. Notamment, c'est encore Harel qui trace des parallèles entre ce « laboratoire cosmopolite » auquel aurait donné lieu l'écriture migrante et la théorie postcoloniale. Dans un contexte plus comparatif, les littératures dites transculturelles se verraient porteuses, selon Marie Vautier, d'une complicité fort productive avec la critique postcoloniale, surtout en ce qui concerne les « "fictions de l'identitaire" ainsi que les "relectures" de la tradition québécoise (Nepveu) [qui] abordent la problématique de l'hétérogène avec un vocabulaire critique et des points de vue qui ont de fortes complicités avec ceux de la critique postcoloniale » (Vautier 1994, 50).

Amaryll Chanady a fait remarquer l'écart séparant en général les tendances critiques anglo-canadiennes et québécoises, pour néanmoins préconiser la potentialité heuristique d'une approche postcoloniale à la littérature québécoise à la lumière des perspectives du monde anglophone. Cela dit, il ne s'agit pas de tenter la correction d'un supposé retard théorique au Québec ni de situer la critique québécoise en retard par rapport au Canada anglais. Plutôt, il s'agit de trouver certains « vecteurs de convergence » (le terme appartient à Desroches) ou de résonance (comme le proposaient plus tôt Mavrikakis et Lequin) entre la théorie postcoloniale et les discours sur l'altérité émergeant dans divers contextes culturels et linguistiques. Dans leur introduction à *Migration comparée/Comparing Migrations*, les directrices du recueil rappellent effectivement certains liens entre méthodologies et contextes linguistiques pour une considération plus riche et

nuancée des écritures migrantes du Canada anglais et du Québec. Y aurait-il, demande Schwartzwald de son côté, un dialogue possible entre les méthodologies du Québec et du ROC (Rest of Canada): « if so, which new aspects of postcolonial theory in English Canada [et j'ajouterais dans la critique anglophone et francophone plus largement] are salient? » (Schwartzwald 2003, 8). De fait, Schwartzwald propose plusieurs sites de convergences théoriques, dont la critique du multiculturalisme, politique « sédative » (pour emprunter un terme à Smaro Kamboureli) qui selon ses critiques ne parviendrait qu'à banaliser tout en ghettoïsant les différences. Beaucoup d'encre a en effet coulé là-dessus, au Canada anglais et au Québec.⁴ Une lutte métacritique quant à la faisabilité et la pertinence de la critique postcoloniale dans les contextes canadien et québécois présente un autre point commun, selon Schwartzwald; et certes, les composantes d'une telle métacritique postcoloniale auront jusqu'ici figuré au cœur du présent travail. La question de la nation serait une troisième similarité, que les phénomènes de pluralité, d'hybridité ou de transculture viennent désordonner et renégocier, mais non éradiquer.

Dans *Masculine Migrations*, Daniel Coleman a traité de « nouveaux récits canadiens », euphémisme avoué pour ne pas dire « immigrants » ou « réfugiés » et ainsi éviter les caractérisations ostensiblement nationales et ethniques. Mais c'est à l'appellation postcoloniale que souhaite en venir Coleman dans cette étude, car les auteurs retenus pour son analyse (dont Dany Laferrière, Neil Bissoondath et Rohinton Mistry) « participate in a general global migration from the ex-colonial hinterlands of the imperial metropolises of Europe and America » (Coleman 1998, 14-5). Selon lui, « the migrant [. . .] brings one set of postcolonial complexities into contact with another when he or she settles among the Canadian descendants of European white settlers » (Coleman 1998, 16). Bref, cette reconnaissance des complexités postcoloniales déjà internes, nuancées et davantage enrichies par les nouveaux citoyens, nous paraît toujours d'autant plus intéressante et judicieuse par rapport aux contextes canadiens et québécois – comme elle l'apparaîtra dans notre analyse littéraire qui suit.

Ressortant notamment du collectif de Moss et du dossier de Desroches est ce « tissu historique » du postcolonialisme, qui se démarque de la théorie postcoloniale conçue comme pratique critique (Devereux 2003, 179). C'est justement cette notion de méthodologie d'analyse littéraire, ou pour reprendre les propos de Moura, la reconnaissance d'une poétique postcoloniale et ses composantes formelles et critiques, qui nous semble des plus productives par rapport aux littératures du Canada et du Québec. Le postcolonialisme figure d'emblée comme esthétique dans la pensée de Moura, en se référant à « des *modes d'écriture* » désignés par « le déplacement, la transgression, le jeu, la déconstruction des codes européens tels qu'ils se sont affirmés dans la culture concernée » (Moura 2001,

4 Par exemple, v. les travaux de Bannerji, Bissoondath et Kamboureli.

151). De plus, il s'agit d'une pratique de lecture « permettant de sortir du particularisme et des clichés » (Desroches 2003,4) pour traiter des rencontres, des conflits, voire des paradoxes relatifs aux déracinements, aux métissages, aux altérités, aux mouvements intérieurs et extérieurs, aux mémoires, aux approches critiques et aux jeux de langage, de formes et de genres d'une œuvre littéraire manifestement (mais non exclusivement) migrante.

Dans l'étude qui suit et l'optique de lecture postcoloniale adoptée, c'est l'histoire et notamment l'historiographie qui figurent comme enjeux principaux, relayées par la voix marginalisée de la protagoniste du *Livre d'Emma* de Marie-Célie Agnant. D'abord transmise oralement, ensuite transposée par la traduction de sa destinataire nommée Flore, l'histoire coloniale d'Emma met en œuvre une prise de parole « subalterne », d'où la question du sujet « agent », ou encore de l'agentivité, qui s'impose. Pour revenir à ces transferts culturels que nous venons de situer par rapport à une postcolonialité littéraire, l'une des questions, de nature éthique, que pose Pierre Nepveu nous semble essentielle à considérer. « Qui, au juste », se demande Nepveu, « fait l'expérience des transferts culturels [...] quel type de subjectivité vit ces incessants déplacements, ces migrations, ces mélanges ? Où et à partir de quels états de conscience cela se passe-t-il ? » (Nepveu 2004, 209-10). Similairement, Homi Bhabha s'est interrogé à l'endroit d'une pensée à la croisée de la déconstruction (postmoderne) des métarécits et l'impératif (postcolonial) d'une transformation sociale qui doit s'ensuivre: « What form of cultural agency is accessible to heterogeneity and arbitrary closure? » (Bhabha 1992, 59). Considérations esthétiques et éthiques, donc, dans la poursuite d'une lecture postcoloniale d'un roman esclavagiste par une auteure québécoise née à Port-au-Prince.

4. Malédiction et renouvellement

Le livre d'Emma donne à lire une historiographie postcoloniale cherchant à inscrire une histoire esclavagiste et inédite telle que vécue par les femmes de la Caraïbe.⁵ Dans cette œuvre, l'histoire profite, au dire de Moura, d'une « inscription légitimante » (Moura 2001, 164) qui passe par la prise de parole d'Emma et ensuite la traduction de Flore. Le code affirmé et légitime dont il est question dans *Le livre d'Emma* est le discours colonial et dominant, les « grands livres » (Agnant 2002a, 23) historiques ou encore « les livres rédigés à l'envers par les petits Blancs » (Agnant 2002a, 29) qui ont supprimé l'histoire intime et collective des femmes

5 Alors que l'île d'origine d'Emma est la fictive « Grand-Lagon » située dans l'archipel caribéen, elle pourrait « évoquer n'importe quelle île située quelque part dans les Caraïbes, comme si l'histoire d'Emma ne pouvait être confinée à l'histoire d'une seule île ou d'une seule femme » (Selao 2010, 16). De même, Haïti n'est jamais précisée comme le référent historique du roman, mais le renvoi d'Emma aux « hommes vêtus de noir. Armés de leurs fusils, le regard dissimulé derrière leurs cagoules » (Agnant 2002a, 73) pourrait très bien référer aux tontons macoutes de Papa et Bébé Doc Duvalier.

noires. Qui plus est, l'Histoire consacrée se transforme en historiographie métafictionnelle au féminin, celle qui, tout en relatant des faits historiques, met constamment en évidence la construction ou encore la narrativité, voire l'élément fictif, de l'histoire. Comme l'a démontré Linda Hutcheon, le roman historiographique serait ainsi « la machine littéraire de l'histoire » (Hutcheon 1992, 5).

L'acte foncièrement intime de la conteuse et la place donnée à sa généalogie féminine remplacent l'objectivité et la distance attendues de l'historien. *Le livre d'Emma* met à l'œuvre un silence rompu, alors qu'Emma se raconte à travers l'histoire de ses ancêtres jusqu'ici refoulée et supprimée par « ces livres, où l'histoire est tronquée, lobotomisée, excisée, mâchée, triturée puis recrachée en jet informe [...] pour qu'on ne sache pas que déjà sur les bateaux [négriers] ils nous volaient et notre corps et notre âme » (Agnant 2002a, 22-23). Migrante haïtienne internée dans un hôpital psychiatrique au Québec et fortement soupçonnée d'avoir tué sa fille, Emma assurera la prise en charge de son histoire coloniale et effectuera une dé-légitimation des discours dominants. Au fait, la prise de parole historiographique, certes postcoloniale, d'Emma rappelle les « techniques de marronnage [littéraire] : le même désir de transgresser l'ordre établi, la même dynamique de résistance qui anime une héroïne telle que Tituba (*Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem*) », comme l'explique ailleurs l'auteure (Agnant 2002b, 19).⁶ Mais la mission n'est pas *aussitôt dite aussitôt faite*, Emma ayant échoué à deux reprises, dans cet ancien port d'esclaves qu'est la ville française de Bordeaux, sa soutenance d'une thèse doctorale sur l'esclavage de son pays natal – la thèse se voulant un « contre-discours », pour emprunter la notion de Helen Tiffin, discours « hybridisé » qui s'inspire à même le récit homogénéique qu'il tente de déconstruire (Tiffin 1999, 95). Alors qu'Emma cherche à relater des faits historiques considérés à la fois menaçants et trop dissidents, la thèse est jugée inadmissible. Selon Agnant, en effet, cette période de l'histoire « est tout à fait absente, sinon refoulée. C'est une période taboue » dans les romans haïtiens (au contraire des Antilles françaises) (Jurney 2005, 388). Il s'agit d'un passé non reconnu, ici par l'institution universitaire française, guère encline à reconnaître son propre passé esclavagiste et qui se prononce manifestement là-dessus en refusant la thèse d'Emma. C'est bien à la suite de sa seconde soutenance ratée qu'Emma commet son crime infanticide. Alors, « comment établir une relation de cause à effet entre sa thèse et le meurtre de son enfant? » (Agnant 2002a, 15); nous y reviendrons.

Accablée par le deuil, la mélancolie et prétendument la folie, Emma raconte l'histoire esclavagiste de son peuple et de sa lignée généalogique féminine, dans sa langue maternelle et à travers un discours « affectif » (au dire de Bhabha) qui détrône la rationalité tautologique des grands récits coloniaux et consacrés. Sa

6 Agnant associe également à ce marronnage littéraire le récit esclavagiste *Beloved* de Toni Morrison, et l'œuvre d'autres écrivaines noires, notamment caribéennes, telles Simone Schwarz-Bart et Gisèle Pineau.

voix est celle par excellence d'une langue subalterne, celle d'une « révolte mélancolique » osant dire une « terrible vérité » (Bhabha 1992, 65-66). Comme elle a tenté de le faire dans sa thèse de doctorat refusée par les instances universitaires, Emma cherche à assumer son agentivité historique et actuelle – « the articulation of subaltern agency as relocation and reinscription » (Bhabha 1992, 63) –, mais non sans son lot de conflits, selon ce principe théorique de Spivak. Les écrits de Spivak se sont en grande partie composés autour du silence de la femme colonisée, le plus souvent du tiers-monde, et abordent le discours de la subalterne qui demeure « inconcevable » selon les paramètres patriarcaux d'un pouvoir impérialiste toujours existant. Démarquant son récit oral du « déroulement chronologiste simpliste » de l'histoire (Moura 2007, 145) et donc, comme le signalerait Spivak, de l'état impérialiste et masculiniste, Emma conteste le temps chronologique des historiens, « ce temps que l'on croit passé et que l'on nomme temps jadis » (Agnant 2002a, 25). Son « interrogation » postcoloniale est celle « d'une mémoire en quête d'elle-même qui déroule ses contradictions » (Moura 2007, 145). L'histoire (euro- et andro-centrique) sera perturbée par une poétique dialogique, soit le « grand livre des femmes venues du pays de Guinée » (Agnant 2002a, 125), tout aussi polyphonique celui-là, transmis par les paroles de Mattie, grande cousine analphabète d'Emma: « un livre qu'elle construisait chaque jour, page après page » (Agnant 2002a, 109). La chronologie historique se verra remplacée par les récits à rebours de Mattie, qui remontent de plus en plus loin dans le temps, jusqu'à l'arrivée dans les Caraïbes de la première aïeule, la marronne Kilima.

Autant que le fut sa thèse, la langue d'Emma est dépourvue d'autorité et donc jugée inintelligible par la culture dominante. Emma s'engage à raconter « autrement » l'histoire de Grand-Lagon ainsi que son histoire personnelle ; le grand récit historique est supplanté par une différence interne et supprimée, soit le dialogisme des histoires de Mattie. Emma fait retentir cette différence en transmettant le passé esclavagiste, l'histoire « d'une île, lambeau de l'époque coloniale, vestige de sa cruauté, de son inhumanité » (Agnant 2002a, 16-17) à Flore, son interprète. De plus, elle le fait oralement, et strictement dans son créole natal, assumant une sorte de rôle de *quimboiseur* féminin. Dépositaire d'une tradition orale, Emma perpétue l'héritage que lui lègue Mattie dans un corps à corps entre tante et nièce :

Dans la pénombre, je vois Mattie passer sa langue sur ses lèvres desséchées. J'ai treize ans, mais je suis si petite que Mattie m'assoit encore sur ses genoux pour me natter les cheveux. [...] Parfois, elle suit le même tracé, parfois elle dessine un autre parcours. Tout en s'humectant les lèvres, tout en remuant ses doigts, Mattie parle. (Agnant 2002a, 130)

Quant au créole – produit de la diglossie et de la pluralité interne d'une langue –, il se veut d'abord le refus du monolinguisme du contexte culturel, soit celui du

Québec contemporain dans lequel s'est exilée Emma. Le créole fonctionne aussi comme refus contestataire de la domination du français standard, et comme lui, le projet historiographique d'Emma se veut de nature antagoniste.

La langue d'Emma sera d'emblée confrontée à la traduction de Flore, cet « art de l'effleurement [...] pratique de la trace » (Glissant 1990, 46), selon Glissant. La parole cèdera à l'écriture par le biais de l'interprétation et de la transcription, seul accès, à nous les lecteurs, à l'histoire d'Emma. Tout le récit d'Emma, qu'elle refuse de raconter en français, est ainsi traduit par son interprète, Flore, la narratrice homodiégétique du roman. Une véritable prise (et reprise) de parole, le récit oral d'Emma se *livre* à un second dialogisme, cette fois de la transcription au féminin de Flore. La traduction effectuera une seconde « créolisation » et elle mènera le combat contre l'effacement de la voix de la subalterne, autrement reléguée, toujours selon Spivak, à l'inintelligibilité par l'idéologie dominante. Flore réalise très vite que ce n'est guère une simple traduction qu'elle amorce, mais un véritable et très intime projet historiographique: « Avec Emma, je traduis non pas des mots, mais des vies, des histoires. La sienne, d'abord » (Agnant 2002a, 16). De plus, l'entreprise de Flore entrave toute « 'bonne' distance » (Agnant 2002a, 34), soit « la sacro-sainte neutralité à laquelle est tenue l'interprète » (Agnant 2002a, 35). Flore signale effectivement avoir « choisi [s]on camp » (Agnant 2002a, 35) et accepté Emma comme « une partie d[elle]-même » (Agnant 2002a, 34). En vue des deux voix – celles de Flore et d'Emma – insérées au cœur du texte historiographique, en ajoutant celles de Mattie et des grands-mères d'où provient l'histoire au féminin d'Emma, une mémoire plurielle et dissoute de tout principe hégémonique est à l'œuvre: « Avec Emma, j'ai appris à utiliser d'autres codes, j'ai découvert d'autres repères » (Agnant 2002a, 65). Ainsi se chevauchent intimité et collectivité, et s'entrecroisent plusieurs subjectivités. Toujours issue de Mattie, « la voix d'Emma s'est incrustée en » Flore (Agnant 2002a, 35); l'autre s'est imprégnée dans le même, le passé dans le présent.

Les mythes fondateurs de l'histoire coloniale viennent vite à s'écrouler. En parlant de cultures dites « composites nées de la créolisation », Glissant signale la nature problématique de toute notion de mythe fondateur dans le contexte antillais, étant donné que l'idée même d'une genèse ne peut qu'être ou avoir été importée, adoptée ou imposée: la véritable genèse des peuples de la Caraïbe, c'est le ventre du bateau négrier et c'est l'ancre de la Plantation (Glissant 1990, 35). Puisque le mythe fondateur de la Caraïbe naît de la colonisation européenne, il repose forcément dans la mort, s'avérant plutôt une anti-genèse: « Oui, fait Emma qui secoue la tête, écrivez, docteur MacLeod, notez dans votre calepin: Emma nous est venue d'une colonie de morts vivants » (Agnant 2002a, 27). Dans le contexte esclavagiste, la colonisation s'érige à partir de l'infanticide, meurtre commis par des mères désespérées refusant de condamner leurs enfants à l'asservisse-

ment ou de donner naissance à des enfants issus de viol, et cela, dès les premières migrations forcées des Africains aux colonies caribéennes.⁷

Cependant, le récit funeste tente aussi une mise au monde, soit la genèse de Flore, femme métissée et native du Québec, qui deviendra véritable fille de l'histoire créolisée d'Emma et de ses grands-mères – véritable fille postcoloniale. À la fin du roman, dans les bras de Nickolas Zankoffi, amant endeuillé d'Emma et figure transculturelle de rémission (« homme de tous les continents dont le monde a besoin pour guérir du chaos dans lequel la haine l'a fait basculer », 42), Flore signale : « Oui, me disais-je, Emma me met au monde, elle réinvente ma naissance » (Agnant 2002a, 167). Comme l'écriture substitut à l'oralité, Flore prendra la place d'Emma. L'on pourrait donc ajouter que le récit postcolonial d'Emma prend sa place dans le discours québécois. Or, « Emma-Flore-Emma » (Agnant 2002a, 166), telle que la surnommara Nickolas, sera bien plus disposée à déjouer, par sa traduction, le destin qui a accablé la misérable lignée féminine d'Emma, dont le dernier membre est sa fille défunte Lola.⁸ Étant donné l'oralité d'Emma en constante dialectique avec la traduction et l'éventuelle transcription de Flore, la parole se veut aussitôt traduction et *livre*, transculturel certes, mais aussi au sens biblique du terme, comme le suggère le titre du roman ainsi que la lignée généalogique d'Emma transmise par Mattie sous forme de genèse féminine:

la vie de Kilima, mon aïeule bantoue, celle de Cécile, qui ne faisait pas partie du même clan mais avait servi de mère à Kilima lorsque, encore enfant, celle-ci arriva sur la plantation Comte, sur l'île de Saint-Domingue. Kilima donna naissance à Emma, dont je porte le nom, puis vint Rosa, puis encore Emma, puis encore Rosa, ma grand-mère [...] (Agnant 2002a, 127),

et qu'elle se répète comme une prière tirée d'une bible personnelle au féminin:

Je répète sans relâche: la première s'appelait Kilima, elle avait été arrachée à sa mère Malayika, puis vendue aux négriers. Sur l'île, elle donna naissance à Emma, puis Emma à Rosa; puis vint Fifie et encore Emma. (Agnant 2002a, 131)

Mais pour revenir à l'idée d'agentivité évoquée plus tôt, la protagoniste du *Livre d'Emma* sombre, semble-t-il, dans la dépossession suscitée par les assises de son héritage colonial. Selon le personnage d'Emma, strictement parlant, c'est bien la malédiction coloniale qui domine. Si l'histoire esclavagiste d'Emma se transforme

7 Le roman, *The Book of Negroes* de l'auteur canadien Lawrence Hill, traite d'une occurrence pareille dans le contexte esclavagiste des États-Unis et du Canada.

8 Sur les dimensions éthiques de la traduction de Flore, v. l'article de Winfried Siemerling.

en histoire de renouvellement pour Flore, c'est par le fait même que la traductrice refuse de se soumettre au déterminisme de cette « malédiction » historique, si fatalement assumée par Emma.⁹ L'on pourrait donc dire que la perception déterministe d'Emma est ce qui occasionne le meurtre de sa fille Lola ainsi que le suicide d'Emma à la fin du récit, ce dernier étant anticipé par elle comme une promesse de retour aux sources féminines, perdues dans l'horrible passage du milieu. Lola, descendante de cette lignée féminine maudite, du « fiel » (Agnant 2002a, 119) de la mémoire générationnelle de ses grands-mères, « devait mourir », divulgue enfin Emma: « comme moi, Lola était condamnée » (Agnant 2002a, 162).

Les infanticides commis par les descendantes d'Emma – ces « gestes des femmes du clan » (Agnant 2002a, 136) –, donnent à lire un leitmotiv du « ventre hostile », selon Françoise Naudillon (v. 2005, 80). Ce « ventre-tombeau » (ibid.), comme les bateaux négriers livrant ses morts-vivants à la nouvelle colonie, rappelle en effet la venue au monde d'Emma et ses sœurs mort-nées. « Elles ne suscitent aucun intérêt, les négresses », explique Emma à Flore: « Elles naissent déjà mortes. Elles naissent comme des têtards crevés » (Agnant 2002a, 25-26). La « malédiction venue des cales des négriers » (Agnant 2002a, 162) et des ancêtres d'Emma se lie donc intrinsèquement à la mort de la petite Lola, comme le prévoit Mattie, vaguement et malgré elle :

Comme dans un songe très ancien, *tu répéteras les gestes des femmes du clan*. Ces gestes qu'elles faisaient pour mettre leurs enfants à l'abri des garrots qui les étouffaient dans les cales des négriers et dans les champs de canne [...] La dernière goutte de sang du clan de Kilima, déportée vers le Nouveau Monde, s'éteindra avec toi, comme un œil qui ferme. (Agnant 2002a, 136-37; nous soulignons)

Au sujet de sa propre maternité, Emma explique ainsi:

la chair de ta propre chair se transforme en bête à crocs et, de l'intérieur, déjà te mange. Pour cela Lola devait mourir. Quelle importance, maintenant ou après, quelle importance? *Comme moi, Lola était condamnée*. (Agnant 2002a, 162; nous soulignons)

Mal aimée, par-dessus tout par sa mère Fifie, la protagoniste porte une blessure incommensurable, voire historique, à laquelle elle n'est pas arrivée à se soustraire, et surtout pas par le biais d'un discours universitaire rejeté avec véhémence par

9 À ce sujet, v. Siemerling dont la lecture éthique du roman souligne le procédé essentiel de re-connaissance (« re-cognition ») de la transcription de Flore, permettant à cette dernière une nouvelle interprétation de « Emma's fatalistic reading of the story » (Siemerling 2007, 856): « Flore opts for possibilities of agency that rewrite the script of seemingly unavoidable, blood-inscribed malediction » (ibid.).

les évaluateurs de sa thèse de doctorat. Ce rejet est ainsi lié à la mort de Lola, puisque c'est à partir de lui qu'Emma, cette subalterne que fait taire une idéologie toujours coloniale, résorbe son passé comme sa malédiction personnelle, sa fatalité immuable. Sa propre relation mère-fille avec Lola s'avère donc impossible : « Ainsi, nous abandonnons les nôtres, nous faisons mourir nos enfants, nous fuyons jusqu'à notre ombre » (Agnant 2002a, 108). Le drame intime chevauche le drame collectif, alors que se perpétue en Emma l'impossible maternité des ancêtres. La malédiction dont parle Emma, ce qu'elle surnomme aussi le « mal [...] vient de loin. Il coule dans nos veines, nous l'ingurgitons dès la première gorgée du lait maternel » (Agnant 2002a, 108).

Sujet évacué, dépossédé, déterminé: c'est le modèle, semble-t-il, que propose cette femme infanticide et suicidaire. En vue de cette 'évacuation' de la personne d'Emma, que reste-t-il d'une notion du sujet agent – de l'ipséité du soi, en allemand *Selbstheit*, en anglais *selfhood* – dont l'émergence ne peut se réaliser qu'à partir du langage et du récit ? Comment le sujet postcolonial peut-il bien affirmer et exercer son agentivité dans le monde, *son* monde pourtant réclamé, que ce soit par une historiographie subalterne au féminin ou un ludisme littéraire et les jeux de formes qui s'ensuivent ? Pour reprendre la question de Nepveu et celle de Bhabha posées plus tôt – question éthique sans aucun doute – « quel type de subjectivité vit ces incessants déplacements, ces migrations, ces mélanges » ainsi que ces refus des discours dominants, identitaires, sujétaires ? Heureusement, la dépossession n'est pas la seule version de la subjectivité postcoloniale proposée par le roman d'Agnant. Flore, au travers de sa transcription des paroles d'Emma, aura su négocier la dépossession coloniale et foncièrement intime d'Emma avec la nécessité d'un maintien de soi, pour ainsi réussir à inscrire la mémoire esclavagiste dans la mémoire québécoise. Elle sait revêtir, au nom d'Emma en fin de compte, une certaine « éthique de l'identité », « laquelle requiert une personne comptable de ses actes », rappelle Paul Ricœur (1990, 179). Comme le nécessite la posture postcoloniale elle-même, nous avons affaire à une série de confrontations dialectiques dans *Le livre d'Emma*, où un discours extérieur et circonscrit – l'histoire esclavagiste d'Emma – séquestre le sujet et lui fixe un destin tragique, et où une existence ontologique et agente – la puissance d'agir réclamée par le récit d'Emma et ultimement par Flore – tente de s'affirmer. Une telle version paradoxale du sujet se trouve dans un entre-deux, soit entre les forces sociales qui me déterminent et cette autonomie ontologique qui me permet d'agir.

Comme le propose finalement Kwame Anthony Appiah au sujet de la souveraineté du sujet confronté aux composantes déterminantes de sa culture, son milieu social et même sa religion: « We make up selves from a tool kit of options made available by our culture and society. *We do make choices, but we do not determine the options among which we choose* » (Appiah 1994, 155). Marie-Célie Agnant propose ce qu'Appiah surnomme les contradictions inhérentes du sujet: Emma relate une supposée « malédiction historique » provenant des cales des bateaux né-

griers qui ont suscité les infanticides par des mères violées de l'époque esclavagiste, mais son histoire et celle de ses ancêtres, enfin divulguées, ne sont pas forcément l'origine d'un déterminisme immuable, malgré ce qu'en pense Emma. Enfin, on peut déceler chez cette auteure québécoise un postcolonialisme se refusant à la convenance des réconciliations faciles, aux hybridités commodes, à l'assimilation des contraires au nom d'une totalité nouvelle. Les postures provisoires du récit historiographique de la subalterne se veulent en effet des vérités partielles, limitées, instables – « truths that are only partial, limited, and unstable » (Bhabha 1992, 63) –, déployées à travers une forme d'écriture postcoloniale, au sein de la littérature québécoise.

Bibliographie

- Agnant, Marie-Célie, 2002a, *Le livre d'Emma*, Montréal: Remue-ménage.
- , 2002b, « Écrire en marge de la marge », dans: Marc Maufort/Franca Bellarsi (dirs.), *Reconfigurations: Canadian Literatures and Postcolonial Identities/Littératures canadiennes et identités postcoloniales*, Bruxelles: Peter Lang, 15-20.
- Appiah, Anthony Kwame, 1994, « Identity, Authenticity, Survival: Multicultural Societies and Social Reproduction », dans: Amy Gutmann (dir.), *Multiculturalism: Examining the Politics of Recognition*, Princeton: Princeton University Press, 149-163.
- Bannerji, Himani, 2000, *The Dark Side of the Nation: Essays on Multiculturalism, Nationalism and Gender*, Toronto: Canadian Scholars' Press.
- Bhabha, Homi, 1992, « Postcolonial Authority and Postmodern Guilt », dans: Lawrence Grossberg et al. (dirs.), *Cultural Studies*, London: Routledge, 56-68.
- Bissoondath, Neil, 1995, *Le marché aux illusions: La méprise du multiculturalisme*, Montréal: Boréal.
- Carrière, Marie/Catherine Khordoc, 2008, « Introduction », dans: Marie Carrière/Catherine Khordoc (dirs.), *Migrance comparée/Comparing Migrations: Les littératures du Canada et du Québec/The Literatures of Canada and Québec*, Berne: Peter Lang, 1-16.
- Chanady, Amaryl, 2003, « Rereading Québécois Literature in a Postcolonial Context », *Québec Studies*, 35, 31-44.
- Coleman, Daniel, 1998, *Masculine Migrations: Reading the Postcolonial Male in 'New Canadian' Narratives*, Toronto: University of Toronto Press.
- Desroches, Vincent, 2003, « Présentation: En quoi la littérature québécoise est-elle postcoloniale? », *Québec Studies*, 35, 3-11.
- Devereux, Cecily, 2003, « Are We There Yet? Reading the 'Post-Colonial' and *The Imperialist* in Canada », dans: Laura Moss (dir.), *Is Canada Postcolonial? Unsettling Canadian Literature*, Waterloo: Wilfrid Laurier University Press, 177-189.
- Glissant, Édouard, 1990, *Poétique de la relation*, Paris: Gallimard.
- Harel, Simon, 2005, *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal: XYZ.
- Hutcheon, Linda, 1992, *A Poetics of Postmodernism: History, Theory, Fiction*, New York: Routledge.
- Jurney, Florence Ramond, 2005, « Entretien avec Marie-Célie Agnant », *The French Review* 79.2, 384-394.
- Kamboureli, Smaro, 2000, *Scandalous Bodies: Diasporic Literature in English Canada*, Don Mills: Oxford University Press.
- Le Bris, Michel/Jean Rouaud (éds.), 2007, *Pour une littérature-monde*, Paris: Gallimard.

- , 2007, « Pour une littérature-monde en français », dans: Michel Le Bris/Jean Rouaud (dirs.), *Pour une littérature-monde*, Paris: Gallimard, 23-53.
- Lequin, Lucie/Catherine Mavrikakis, 2001, « La francophonie comme cacophonie », dans: Lucie Lequin/Catherine Mavrikakis (dirs.), *La francophonie sans frontière: Une nouvelle cartographie de l'imaginaire féminin*, Paris: L'Harmattan, 13-22.
- Mavrikakis, Catherine/Martine Delvaux, 2003, « Quelques mots sur l'éthique et la littérature », *Dalhousie French Studies*, 64, 75-86.
- McClintock, Anne, 1994, « The Angel of Progress: Pitfalls of the Term "Post-Colonialism" », dans: Patrick William/Laura Christman (dirs.), *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory: A Reader*, New York: Columbia University Press, 291-304.
- Moss, Laura (éd.), 2003, *Is Canada Postcolonial? Unsettling Canadian Literature*, Waterloo: Wilfrid Laurier University Press.
- Moura, Jean-Marc, 2001, « Sur quelques apports et apories de la théorie postcoloniale pour le domaine francophone », dans: Jean Bessière/Jean-Marc Moura (dirs.), *Littératures postcoloniales et francophonie*, Conférences du séminaire de littérature comparée de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris: Honoré Champion, 149-167.
- , 2007, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, 2^e éd., Paris: Quadrige/Presses universitaires de France.
- Naudillon, Françoise, 2005, « Le continent noir des corps: Représentation du corps féminin chez Marie-Célie Agnant et Gisèle Pineau », *Études françaises*, 41.2, 73-85.
- Nepveu, Pierre, 1988, *Écologie du réel: Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal: Boréal.
- , 1989, « Qu'est-ce que la transculture? », *Paragraphes*, 2, 15-31.
- , 2004, *Lectures des lieux*, Montréal, Boréal.
- Procter, James, 2006, « The Postcolonial Everyday », *New Formations*, 58, 62-80.
- Ricœur, Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris: Seuil.
- Ritu, Birla, 2010, « Postcolonial Studies: Now That's History », dans: Rosalind C. Morris (dir.), *Can the Subaltern Speak? Reflections on the History of an Idea*, New York: Columbia University Press, 87-99.
- Salhi, Kamal (éd.), 2007, « Extending the Boundaries of Francophone Postcolonial Studies », *International Journal of Francophone Studies*, 10.3.
- Schwartzwald, Robert, 2003, « Rush to Judgment? Postcolonial Criticism and Quebec », *Québec Studies*, 35, 113-21.
- Selao, Ching, 2010, « Les mots/maux de l'exil/ex-île. Les romans de Marie-Célie Agnant », *Canadian Literature/Littérature canadienne*, 204, 11-25.
- Siemerling, Winfried, 2007, « Ethics as Re/Cognition in the Novels of Marie-Célie Agnant: Oral Knowledge, Cognitive Change, and Social Justice », *University of Toronto Quarterly*, 76.3, 838-860.
- Spivak, Gayatri Chakravorty, 1983, 2010, « Can the Subaltern Speak ? », dans: Rosalind C. Morris (dir.), *Can the Subaltern Speak?: Reflections on the History of an Idea*, New York: Columbia University Press, 21-79.
- Tiffin, Helen, 1999, « Post-colonial Literatures and Counter-discourse », dans: Bill Ashcroft/Gareth Griffiths/Helen Tiffin, *The Postcolonial Studies Reader*, 2e éd. revue et corrigée, London: Routledge, 95-98.
- Vautier, Marie, 1994, « Les métarécits, le postmodernisme et le mythe postcolonial au Québec: Un point de vue de la «marge» », *Études littéraires*, 27.1, 43-61.